

Le petit garçon

Ce petit garçon était spécial. Il n'entendait pas les bruits trop forts. Il pouvait se retourner lorsque qu'une feuille d'arbre se détachait de sa branche mais il était indifférent à l'explosion d'une bombe. On ne sait pas d'où cela venait. Peut-être le silence de ses premières années de vie, seul avec sa grand-mère, dans une grande maison au bord du désert. Elle était une femme douce qui méditait et marchait à pas feutrés. Peut-être au contraire était-ce l'endroit où il vivait maintenant, un vétuste immeuble haussmannien, devant lequel passait l'autoroute du soleil. Ou peut-être encore une disposition génétique, ou un don du ciel...qui sait ?

Ce n'était pas sans poser de problème ! Il n'entendait jamais quand on le grondait, encore moins quand sa mère lui hurlait dessus. Il n'entendait pas l'alarme du réveil, les klaxons des voitures, la sonnerie de la cour de récréation... Mais il entendait passer chaque seconde du réveil dit silencieux, il percevait aussi quand la voiture de son père était à quelques kilomètres ou quand la maîtresse se tournait subrepticement vers la pendule quelques secondes avant la sonnerie qui annonçait les changements. Il s'était adapté.

Sa différence passait ainsi inaperçue. On était certes agacé par son indifférence aux remontrances et aux ambiances amusantes, telles que les fêtes foraines, les pétards, les motos surexcitées... mais finalement la plupart des gens le trouvait juste un peu bizarre. Son audition avait été vérifiée, il n'était pas sourd, au contraire ! Il entendait toutes les fréquences des plus graves aux plus aigües mais seulement celles inférieures à quelques décibels. Ainsi la finesse de son audition lui permettait de percevoir des choses que personne d'autre ne pouvait entendre.

- « J'entends un drôle de bruit » dit-il un dimanche à midi. Mais combien de fois avait-il lancé cette affirmation qui ne menait à rien puisque personne n'entendait les sons ténus et déconcertants, qu'il percevait ? L'ouverture de la boîte de thon que le vieux du 5° ouvrait chaque soir, les vomissements étouffés de la jeune adolescente du 4°, les soupirs des nouveaux qui s'étaient installés sous les toits dans l'ancienne chambre de bonne en attendant des jours meilleurs.

En ce dimanche caniculaire donc, on ne l'écouta pas plus que les autres jours. Il faisait chaud, la fenêtre était grande ouverte et l'autoroute qui passait pour ainsi dire, sous les fenêtres de l'appartement, menait bon train les 35 tonnes et vacanciers vers le midi. Toute la famille était réunie autour de la table : le patriarche, sa femme, leurs deux chérubins (qui approchaient la quarantaine), les compagne et compagnon des 2 chérubins, l'aïeul, les 2 chiens, l'ami de la famille aussi, et on hurlait de l'un à l'autre pour se faire entendre. Ça rigolait fort, le repas avait été bien arrosé, on en était aux bonnes blagues. On laissa l'enfant « dans son monde » comme d'habitude. Celui-ci prit son crayon et commença à dessiner derrière son assiette en carton. C'était sa méthode pour se faire entendre lorsqu'il avait vraiment quelque chose à dire.

Soudain, le silence.

Chacun se tut et observa les autres un instant, craignant d'être devenu fou. Non ! Les voisins du dessus et du dessous s'étaient tus, eux aussi. Ce silence brutal semblait assommer tous les locataires des 5 étages. La maman du petit garçon rompit l'ambiance morbide :

- Vous entendez ? Il n'y a plus aucune voiture !

Oui chacun avait bien entendu. D'un seul mouvement, tout le monde se précipita à la fenêtre dans un brouhaha de chaises et de cris. On se serra les uns contre les autres contre la balustrade rouillée du minuscule balcon. Même l'aïeul eut une petite place. Les chiens aboyèrent.

Rien, plus un véhicule sur cette maudite autoroute.

Chacun y alla de son avis. Maintenant tous parlaient en même temps le ton montait. Chacun voulait convaincre les autres de son hypothèse : un grave accident, la guerre, un attentat... Les voisins du dessus, penchés au-dessus du garde-corps de leur tout aussi minuscule balcon s'en mêlèrent...

La maman proposa :

- Demandons à notre petit garçon ce qu'il a entendu comme drôle de bruit ! Ça nous mettra peut-être sur la bonne piste ? »

Mais quand on se retourna, l'enfant avait disparu.

En effet, quand tout le monde s'était précipité à la fenêtre, le petit garçon était resté assis et avait fini son dessin à la hâte. Il avait ensuite rejoint le groupe, tirant sur un bras, tapotant une épaule, agitant son assiette en carton, essayant en vain d'attirer l'attention. Dans ce brouhaha il était parvenu à lire sur les lèvres charnues quelques mots tels que « je te dis que /c'est impossible/grave/j'en suis sûr ». Il avait vu aussi d'autres mots un peu plus gros et d'autres encore, dans une langue qui lui disait bien quelque chose... Mais pas moyen de se faire entendre. Alors, il s'était résigné. Une fois de plus, quoi qu'il fasse, son dessin n'intéresserait personne, pas plus que les infimes bruits qu'il avait encore été seul à entendre. Abandonnant son œuvre sur la table, il était allé à la porte d'entrée de l'appartement, l'avait ouverte avec grande délicatesse et comme un chat sur la pointe des pieds, il avait descendu le vieil escalier en colimaçon bringuebalant.

L'assiette en carton de l'artiste passa de main en main : une tête de mort et un gribouillis. « Je vous l'avais bien dit » hurla le patriarche d'une voix étranglée, tournant avec tristesse son regard vers l'aïeul : « la guerre, ici aussi ! » Le brouhaha familial se calma, le patriarche avait toujours raison. Angoisse.

Le lendemain dans le journal on put lire en première page qu'une collision avait bloqué l'autoroute des vacances. C'était un scandale ! La collision avait été provoqué par un ballon publicitaire qui traversait lentement l'autoroute, à peine au-dessus des camions. Le journaliste déplorait un mort du fait de l'arrivée tardive des secours. Sur la photo impressionnante des véhicules accidentés, on pouvait voir les innombrables automobilistes sortis de leur voiture, portables à hauteur des yeux. Ils photographiaient ledit ballon publicitaire qui tirait une banderole sur laquelle on pouvait lire : « Labitadurable.com »

Ceux qui lisent le journal jusqu'à la dernière page, avaient pu lire aussi ces quelques lignes sans image : « 3ème effondrement d'un immeuble dans les quartiers populaires de Marseille. Vingt-deux morts. Seul un petit garçon a survécu à la catastrophe ».